

Prédication sur Matthieu 13, 24-30

Il leur proposa une autre parabole : « Il en va du Royaume des cieux comme d'un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Pendant que les gens dormaient, son ennemi est venu ; par-dessus, il a semé de l'ivraie en plein milieu du blé et il s'en est allé. Quand l'herbe eut poussé et produit l'épi, alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : "Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ?" Il leur dit : "C'est un ennemi qui a fait cela." Les serviteurs lui disent : "Alors, veux-tu que nous allions la ramasser ?" – "Non, dit-il, de peur qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez le blé avec elle. Laissez l'un et l'autre croître ensemble jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, recueillez-le dans mon grenier." »

Frères et sœurs,

Ce matin, une parabole d'été nous est donnée à entendre. Car les moissonneurs dont il est question à la fin de notre texte sont, en grec, liés au mot « été ». Ils travaillent à la fin de la saison chaude, lorsque le grain a mûri et que le temps de la moisson est venu. Mais avant d'en arriver là, des mois se sont écoulés. Et d'autres mois passeront encore avant que le grain récolté devienne du pain, avant que le fruit final soit là. De la semence au pain, le chemin est long.

C'est ainsi que nous pouvons comprendre le Royaume de Dieu : ce n'est pas un pain déjà prêt que nous glisserions distraitemment dans notre panier au supermarché. Le Royaume de Dieu est un devenir : semer et croître, moissonner et pétrir, attendre et recevoir. Et tout au bout, un jour, le pain du ciel sera là : l'accomplissement, la paix de Dieu, le shalom de Dieu.

Tout le chapitre 13 de l'Évangile selon Matthieu rassemble des paraboles autour de ce Royaume de Dieu qui grandit. Il n'est jamais donné comme une réalité toute faite. Il est toujours en chemin. Tantôt une pâte qui lève. Tantôt une perle qu'il faut trouver. Tantôt un arbre qui pousse et qui abritera finalement les oiseaux du ciel.

On ne peut s'approcher de ce processus du Royaume qui vient qu'à travers des images diverses. Et ces images, il faut en quelque sorte les assimiler, comme on mangerait de temps à autre un morceau de pain. Cette comparaison avec la nourriture n'est pas accidentelle : car au début de notre parabole, il est écrit que Jésus « propose » une autre parabole à celles et ceux qui l'écoutent. « Proposer », c'est le même mot en grec que lorsqu'un met est présenté à une table. Ainsi, lorsque Jésus parle à plusieurs reprises de ce Royaume à l'aide de paraboles, il nous offre une nourriture spirituelle — à mâcher. Certaines nourritures se digèrent facilement : l'arbre avec les oiseaux, ou le marchand avec la perle. Aujourd'hui, en revanche, ce qui nous est servi est plus difficile à digérer. Une nourriture plus rude, pourrait-on dire. On ne peut pas l'avaler trop vite. Il faut la mâcher longuement, si l'on ne veut pas qu'elle nous reste sur l'estomac.

Aujourd'hui, en effet, il est question de notre manière de comprendre (ou mieux encore de non-comprendre) et d'affronter le mal dans ce monde. Ce mal a-t-il quelque chose à voir avec l'action de Dieu parmi nous ? A-t-il affaire avec le Royaume de Dieu ? Pourquoi le mal existe-t-il encore, si Dieu ne veut que le bien ? Dieu ne pourrait-il donc pas l'empêcher de grandir et de prendre la

place du bien ? C'est de cela que parle notre récit : l'action de Dieu dans ce monde est comparée à un homme qui sème une bonne semence — une « belle » semence, dit le grec.

Et cela nous dit déjà deux choses sur l'action de Dieu dans le monde. D'abord, Dieu ne dépose pas simplement son Royaume achevé au milieu de nous, comme nous venons de le voir. Dieu est comparé à un semeur. Il confie le bien, la « belle semence », à la terre de ce monde. Il y dépose un commencement fragile comme un tout petit grain – fragile et pourtant plein de potentiel de vie. Mais ce commencement doit grandir, mûrir, porter du fruit. Il faut du temps. Il faut de la patience. C'est une entreprise risquée : il se peut que quelque chose pousse. Et beaucoup plus tard, de cette semence pourra naître du pain. Beaucoup plus tard.

Voilà pour la première chose. La seconde, c'est que ce semeur, manifestement, ne sème que le bien, que le beau. C'est ce que ses ouvriers constatent lorsqu'ils abordent le Maître de la provenance de l'ivraie : « N'as-tu pas seulement posé la bonne semence dans la terre ? » En faisant parler les ouvriers ainsi, Jésus fait une constatation théologique claire – voire spectaculaire : Le mal ne peut pas venir de Dieu. Dieu ne sème que le bien, le beau. Comme l'homme de la parabole, Dieu ne sème que ce qui, un jour, pourra devenir du pain : ce qui nourrit, ce qui porte la vie, ce qui donne un fondement pour le futur Royaume.

C'est vite dit. Mais si nous allons jusqu'au bout de cette pensée, alors nous ne pouvons pas, selon cette parabole, rendre Dieu responsable du mal que nous rencontrons dans le monde : ni des méchancetés dont nous sommes victimes, ni des malheurs, ni des maladies qui ne conduisent pas à la vie, mais à la mort. Cela ne répond pas encore à la question de l'origine du mal. Mais je sens combien il m'est bon de pouvoir dire : le mal ne vient jamais, vraiment jamais, de Dieu. Car Dieu est, au plus profond, amour. Il veut la vie, et seulement la vie. Pour toi, pour moi, pour le monde entier. Il est bon et libérateur de penser cela et de le croire. Et en même temps, je sens combien je dois encore lutter intérieurement pour accueillir cette image entièrement lumineuse de Dieu. Car il y a encore en moi des zones qui, malgré tout, résistent et rendent Dieu, d'une manière ou d'une autre, responsable des épreuves qui traversent ma vie.

Pourquoi ? Parce qu'alors, la question de l'origine du mal devient encore plus pressante. Et c'est d'autant plus frustrant que la parabole ne donne pas de réponse simple, claire, précise. Elle nous laisse dans un flou, dans une zone sombre — comme si nous étions dans la nuit. Elle parle d'abord, de manière presque impersonnelle, d'« **un** ennemi » qui vient pendant la nuit et sème le faux blé. Plus tard, il n'est plus seulement question d'un « ennemi », mais d'un « **homme** ennemi » — beaucoup de traductions omettent le mot « homme » (aussi la TOB) ; pourquoi donc ? Pour nous déculpabiliser ? Pour écarter l'idée que l'origine du mal puisse venir d'un être humain — de l'être humain ? Et, plus vertigineux encore : ne s'agirait-il donc pas d'une puissance mauvaise personnifiée ? Pas de diable ? Plus tard, lorsque Jésus expliquera la parabole aux disciples, il parlera du « diabolos » (Mt 13,36 ss), de celui qui, selon le sens grec du mot, « jette tout sens dessus-dessous ». Mais ici, dans la parabole elle-même, ce terme de diable n'apparaît pas.

Pourquoi pas de réponse claire ? Pourquoi seulement des allusions si peu concrètes ? Il semble que ce flou soit voulu. Car l'action de l'ennemi se produit au moment où les hommes dorment. Et

plus encore : lorsque l'ivraie est semée, l'ennemi s'en va. Personne ne l'a vu. Tout s'est produit inaperçu. N'est-ce pas un peu frustrant que la parabole reste dans cette imprécision au sujet du mal, tandis qu'elle se prononce d'autant plus clairement lorsqu'elle parle du bien ?

Tout de même, le texte nous ouvre au moins quelques pistes — même floues. Quelque chose vient. Quelqu'un vient. Quelque chose ou quelqu'un qui ne veut pas laisser croître seul ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui vient de Dieu. Quelqu'un qui se place face à Dieu comme une sorte d'adversaire, quelqu'un qui prend une « contre-place », comme on pourrait traduire le mot grec pour « ennemi ». Quelque chose ou quelqu'un se met à la place de Dieu, au milieu du bien semé, en imitant l'action de Dieu. Il ou elle sème aussi. — Que sème-t-il ? De l'ivraie, dit le texte — des « zizania », un mot que l'on retrouve aussi en français. En grec, il désigne une plante précise : l'ivraie enivrante. Une herbe qui ressemble beaucoup au blé, jusqu'à se confondre avec lui. Une herbe qui pousse au milieu du blé. Un champignon peut s'y fixer ; et si, par erreur, quelques grains de ce faux blé se retrouvent dans la farine, puis dans le pain, ils peuvent provoquer des vertiges, des troubles de la vue, et même la mort.

Quelque chose ou quelqu'un sème une semence qui, au premier abord, ressemble tout à fait à celle de Dieu. Et cette manière de « faire comme lui » trouble la vue des hommes, brouille la juste estimation de ce qui pourrait être bien ou mal. Quelque chose ou quelqu'un ne veut pas que ce que Dieu donne au monde serve exclusivement de nourriture de vie et de promesse d'accomplissement. Et cette semence mauvaise germe lorsque nous ne le remarquons pas, lorsque nous sommes comme absents, plongés dans le sommeil de la vie.

Alors encore une fois : qui est ce deuxième semeur ? Même le maître de maison, dans la parabole, ne semble pas vraiment connaître cet ennemi, ou du moins ne veut-il pas le nommer. Il dit seulement : c'est « un homme ennemi ». Pour ma part, je me garderais alors bien de désigner trop vite quoi que ce soit ou qui que ce soit — encore moins un mal personnifié. Peut-être est-ce tout simplement nous, les humains ; parfois nous-mêmes. Sans toujours le vouloir ni le prévoir, nous faisons quelque chose qui surgit de zones cachées en nous. Contre notre propre volonté, depuis la profondeur de nos nuits intérieures, là où nous nous sommes soustraits à nous-mêmes. Quelque chose qui fait que nous nous mettons à la place de Dieu, faisant semblant de semer comme lui, parce que nous aimerions tellement semer comme lui, porter le bien dans ce monde comme lui, et finalement quand même être un peu Dieu à sa place.

Mais ce n'est pas tout : ce quelque chose de mauvais, ou ce quelqu'un de mauvais, on ne peut pas simplement l'arracher du monde — parce qu'il s'agit finalement de nous-mêmes. Nous ne pouvons pas nous éliminer nous-mêmes (quoique...). Il faut d'abord laisser pousser cette ivraie de la fausse toute-puissance humaine. « Prenez garde », dit le maître de maison aux ouvriers, « en arrachant l'ivraie, de ne pas arracher aussi le blé. Ayez plutôt patience et attendez la moisson. Alors seulement le tri se fera. Alors le bon sera gardé et le mauvais sera brûlé. » Plus cette fausse herbe pousse, plus elle se révèle comme fausse herbe. Et plus le blé pousse, plus il apparaît comme bon blé. Ai-je cette patience face à tout le mal qui semble croître autour de moi, et malheureusement aussi en moi ? Il est vrai que je préférerais parfois, comme les ouvriers, la solution radicale d'un grand désherbage immédiat — comme les puissants de ce monde aiment

encore le pratiquer, précisément en ces semaines — et nous voyons où cela mène lorsque les hommes décident d'arracher ce qu'ils perçoivent comme le mal. Alors je reconnais la sagesse contenue dans les paroles du maître : « Laisse pousser le mal. Il se révélera de plus en plus pour ce qu'il est : ce qui ne sert pas la vie et conduit à la mort. Et ce sera à moi de décider du moment où le mal sera éliminé à jamais. »

Et maintenant — est-ce tout ? Cette fin de la parabole n'est-elle pas un peu frustrante ? Non, car la fin de la parabole est tout autre ! La dernière image, nous avons peut-être tendance à la survoler. Car cette parabole ne se limite pas à nous dire qu'il faut patienter et que l'ivraie sera finalement triée. Elle ne serait pas une parabole du Royaume de Dieu si elle ne s'achevait pas sur une image de promesse et d'accomplissement — car le Royaume de Dieu est promesse et accomplissement. C'est l'image du grenier — de l'« apothèque », selon le mot grec — qui clôt le récit. Et c'est vers cette fin que le texte nous invite à nous orienter pour ne pas nous perdre dans la frustration. Oui, le bien vaincra, partout et en tout. Le blé sera recueilli. Et il y aura tant de bon blé qu'on ne pourra pas l'utiliser tout à la fois. Il faudra même le conserver dans un grenier, dans une « apothèque ». Il deviendra une réserve pour ce monde-ci, pour le monde à venir, pour tous les humains : une réserve de vie, une force qui fera définitivement grandir toutes et tous vers l'accomplissement. Car les fruits de ce blé divin seront en abondance : trente, soixante, cent fois, comme nous pouvons le lire au début de ce 13^e chapitre (13,9). Le grenier sera plein.

Ainsi, la parabole devient un encouragement, non seulement à grande échelle, mais aussi dans le détail de nos vies. Là aussi, le bien et le mal sont si proches l'un de l'autre. Et la question de l'origine du bien et surtout du mal nous fera toujours tourner la tête. Et pourtant, ce qui sert la vie sera en abondance et sera gardé à la fin. Oui, dans le champ de notre vie aussi, Dieu a semé le beau et le bon. Et ce bien portera également du fruit — trente fois, soixante fois, cent fois — malgré toute l'ivraie qui pousse çà et là. Mais ce qui compte, c'est qu'à la fin, seul le bien demeurera. Parce que Dieu le veut ainsi. Parce que son action de salut, son action pour sauver le monde et les humains, consiste précisément à sauvegarder les fruits de sa semence, de son action créatrice.

Frères et sœurs, c'est vers cette certitude que la foi veut nous conduire : seul le bien aura véritablement consistance. Fortifiés par cette espérance, nous pouvons poursuivre nos chemins — au milieu du champ de ce monde et de notre propre vie — avec une confiance presque folle, seule capable de nous faire traverser les folies qui nous font tourner la tête. Amen.

Eglise française réformée de Bâle, pasteur Jürg Scheibler, le 19 juillet 2026